



Yves Zurstrassen, la peinture en liberté

Installé dans les faubourgs champêtres de Bruxelles, aménagé dans les locaux d'une ancienne usine de bonneterie, son atelier est comme un grand bateau où tout est en ordre. Au fil du temps, Yves Zurstrassen s'est donné les moyens que réclamait sa peinture: de vastes espaces lumineux de travail, d'accrochage et de stockage qui lui offrent les conditions de réflexion, de recherches et d'expériences les plus adaptées qui soient à son exercice. L'art de Zurstrassen est requis par une forme d'abstraction formelle, paradoxalement incarnée, qui joue de la tradition et de la modernité, qui compose avec des pratiques convenues et des moyens techniques sophistiqués et qui vise à réenchanter le monde. Rencontre.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET



Yves Zurstrassen. Free

BOZAR – Palais des Beaux-Arts, Bruxelles
Du 26 septembre 2019 au 12 janvier 2020
Commissariat : Olivier Raepelin

PHILIPPE PIGUET Il y a quelque chose d'un autre paradoxe dans votre travail, c'est l'usage de protocoles divers et variés pour aboutir à une image construite, entre un certain ordre et un certain désordre. Comment l'expliquez-vous ?

YVES ZURSTRASSEN Je suis un autodidacte. Je me suis formé tout seul, passionné que j'étais très

tôt par la peinture. Ce que vous relevez comme un paradoxe vient assurément de l'intérêt que j'ai eu pour Tobey et pour Pollock, deux artistes que j'ai beaucoup regardés au début des années 1980. Il y a chez eux un geste tout à la fois automatique et chaotique qui me fascinait mais à l'exemple duquel j'ai souhaité mettre de l'ordre. Je me suis alors inventé toutes sortes de processus de travail pour y parvenir. J'ai beaucoup de plaisir à créer des formes dans le chaos.

Vous ne ménagé pas vos efforts en effet pour constituer des images dont la lecture est complexe mais qui affirment votre passion pour l'objet tableau et l'espace-plan quadrangulaire. Tout en étant ouvert à toutes les démarches, ce qui compte pour moi avant tout, c'est le tableau. J'ai toujours été convaincu qu'il était le siège

Vue de l'exposition d'Yves Zurstrassen, *Free*, palais des Beaux-Arts – Bozar, Bruxelles, 2019.
À gauche: 19 04 04 FOND JAUNE, 2019, huile sur toile, 250 x 200 cm.
À droite: 19 04 18 FOND JAUNE, 2019, huile sur toile, 250 x 200 cm.

même de ma liberté mentale. Je me suis mis à peindre à une époque où il était rejeté et où l'on considérait la peinture comme obsolète. Tous mes efforts sont de lui trouver des espaces nouveaux, par-delà les centaines et les milliers d'années de son existence.

Qu'est-ce qui gouverne un tel défi ?

Je crois en l'indépendance du tableau, à ce qui le spécifie, c'est-à-dire un objet qui n'est fait que d'un simple châssis, d'un morceau de toile et de couleurs posées dessus.

C'est dire que vous adhérez pleinement à la fameuse formule de Maurice Denis qui résume le tableau en « une surface recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées »...

Absolument. Ce qui m'intéresse dans le tableau, c'est l'immédiateté avec laquelle il s'offre à voir. Comment un simple coup d'œil suffit pour qu'il révèle quelque chose d'essentiel. Seule la peinture permet cela. Un livre, un film, un disque nous obligent à une temporalité qui se développe dans le temps.



À considérer votre travail, la tentation est grande de vouloir le situer par rapport à cette période de la post-modernité qui, dans les années 1970, était préoccupée par les processus de fabrication du tableau, voire le déroulement du travail. Comment abordez-vous une telle problématique ?

C'est toujours intéressant de savoir comment un objet – quel qu'il soit – a été fabriqué. Si chaque tableau m'apprend quelque chose de nouveau et m'entraîne à ouvrir chaque fois une nouvelle piste, son aspect final m'importe plus que tout. Je peux imaginer toutes sortes de processus et de protocoles, l'essentiel est cette matière vivante qu'est le tableau.

Qu'est-ce qui gouverne la genèse de votre travail ?

Quand je commence un tableau, j'ai des tas d'idées en tête. Comme je vis en permanence avec le jazz, très vite il prend le dessus. Je suis littéralement emporté par cette espèce de mer musicale en même temps que le travail lui-même m'oblige à une extrême lucidité. La musique crée comme un climat, elle favorise le ressenti de toutes sortes de vibrations. Ce sont des moments très intenses mais il me faut rester toujours lucide pour mieux me saisir de ce qui peut advenir.

Vous avez choisi d'intituler *Free* l'exposition que vous présentez en ce moment à Bruxelles. Compte tenu de ce que vous disiez par rapport au jazz, doit-on considérer que c'est un clin d'œil au free jazz plutôt qu'au concept de liberté ?

Il y a un peu des deux et c'est aussi un clin d'œil à Matisse et à son magnifique ouvrage de papiers découpés. Mais il y a autre chose : pour l'exposition à Bozar, j'ai souhaité réaliser un ensemble de grands tableaux jaunes que je savais trouver leur place dans la première salle. J'ai le sentiment avec cette série d'avoir gagné quelque chose d'une nouvelle liberté dans le travail...

Une forme de simplification, vous voulez dire ?

Quelque chose qui s'apparenterait à cette liberté de l'enfance et qui traduirait cette liberté mentale dont je parlais tout à l'heure. Dans tous les cas, une forme de liberté de peindre, de faire ce que je veux quand je le veux dans cet espace de liberté qu'est le tableau. J'ai une petite boussole à l'intérieur de moi, c'est elle qui me dirige. Au travail, j'ai besoin d'une certaine qualité de silence, de solitude et de recul parce qu'une fois que c'est en route, c'est parti, plus question de faire machine

12 10 04.
2012, huile sur toile, 250 x 200 cm.



Vue de l'exposition d'Yves Zurstrassen, *Free Energy*, musée Santa Cruz, Tolède, 2019. 15 04 04 *La Tierra del sol*. 2015, huile sur toile, 225 x 225 cm.

arrière. J'ai souvent l'impression quand je peins de faire des voyages absolument incroyables.

Est-ce à dire que c'est le lieu qui vous permet le mieux d'être au monde ?

Certainement. La peinture est mon outil, mon territoire. Je ne fais partie d'aucune communauté, d'aucun groupe de force. J'ai toujours été seul avec moi-même, avec cette passion pour la peinture qui m'a permis de gagner mon équilibre.

Comment diriez-vous que vous vous y êtes pris au regard de votre pratique elle-même ?

La manière de peindre que je me suis inventée et qui en appelle à l'accumulation de toutes sortes de couches de peinture via l'utilisation de trames et de grilles que je me fabrique moi-même m'oblige à une grande discipline parce que j'opère en retraits successifs pour révéler par la suite ce qui est caché. C'est un travail de longue haleine,

une course permanente contre le temps pour être assuré de pouvoir faire le tableau que j'ai en tête. En fait, avant de commencer une nouvelle toile, je regarde volontiers ce que j'ai fait antérieurement, mais je me nourris aussi de tout ce que je capte au jour le jour. Je peux me servir d'un petit tableau peint il y a quarante ans comme d'un souvenir tout frais. J'étais récemment à Bruges et j'ai beaucoup regardé les motifs de velours des primitifs flamands. J'ai pris de nombreuses photos, je les ai travaillées à l'ordinateur et je m'en suis inspiré pour créer de nouveaux motifs de pochoirs.

Qu'est-ce qui vous intéresse donc tant dans cet objet qu'est la trame ? Quelle fonction lui accordez-vous ?

À mes débuts, alors que je faisais une peinture plutôt expressionniste, je collais des papiers sur la toile que je recouvrais de peinture puis je les retirais en partie, créant ainsi une ouverture



18 03 07 Fond rouge.
2018, huile sur toile, 210 x 195 cm.

qui la rendait plus lumineuse. J'ai commencé avec des papiers pleine page puis j'ai fait des trous en les déchirant, ce qui m'a conduit petit à petit à employer des trames. À cette époque, je fréquentais beaucoup l'Andalousie et j'étais passionné par l'art des moucharabiehs, puis j'ai beaucoup regardé Lichtenstein. Aussi j'ai cherché ce que je pouvais faire à ma manière dans le même esprit.

Votre travail s'offre ainsi à voir comme la tentative d'une forme de syncrétisme formel de toutes sortes d'expériences et la notion de rythme passe pour en être le vecteur cardinal. Qu'en est-il au juste de cette relation à la musique, et au jazz en particulier ?

La musique a toujours été présente chez moi mais je n'ai jamais pratiqué aucun instrument et je ne vais que très rarement à un concert. En fait, tout se passe ici, à l'atelier, où j'ai installé

un dispositif pour écouter de la musique dans les meilleures conditions possibles. Le jazz m'emporte, m'élève, m'isole. Ses vibrations m'enivrent, me font danser. J'aimerais donner à ma peinture l'intensité non décorative du jazz. Il y a quelque chose dans le jazz qui fait que j'oublie tout...

Comme une drogue, en quelque sorte.

Oui, mais quelle drogue ! En fait, j'aime le jazz parce que, moi qui ne suis pas un figuratif, j'y trouve quelque chose de l'ordre de l'humain. Je me sens toujours en pleine communication avec les musiciens que j'écoute. J'ai eu la chance ces derniers temps de rencontrer Joëlle Léandre, une formidable contrebassiste que j'écoute depuis quinze ans et dont j'ai tous les disques. Une très grande dame du jazz. Elle est venue à l'atelier et a découvert ma peinture. Mon plus grand bonheur est qu'elle y a été sensible et a



Vue de l'exposition d'Yves Zurstrassen, *Free*, Palais des Beaux-Arts – Bozar, Bruxelles, 2019. 09 05 12.
2009, huile sur toile, 225 x 225 cm.

accepté de jouer dans mon exposition. Ce fut un moment inoubliable qui justifie à lui seul de consacrer à la peinture toute mon énergie.

Outre la notion de rythme, il y a dans votre travail quelque chose d'un vitalisme, d'une relation existentielle à la vie...

Je pense que l'œil, l'oreille ont leur propre intelligence et que nous sommes des éponges. Que la lumière nous traverse. Mon inspiration vient de là et c'est en quoi je suis aussi très sensible à l'art d'un artiste comme Paul Klee. J'aime chez lui cette forme d'abstraction, d'énergie et de vitalité qui caractérise le moindre de ses morceaux. ■

Yves Zurstrassen en quelques dates

Né en 1956 à Liège. Vit et travaille à Bruxelles et à Viens (Vaucluse).
Représenté par les galeries Xippas, Paris/Genève/Montevideo
et Baronian Xippas, Bruxelles.

Expositions personnelles et collectives

- 2019 | *Free Energy*, Museo de Santa Cruz, Toledo
- 2018 | *Something Else*, galerie Xippas, Paris
- 2017 | Galerie Xippas, Genève
- 2016 | *Hartung et les peintres lyriques*, Fonds pour la culture
Hélène & Édouard Leclerc, Landerneau
- 2014 | *Pattern Paintings*, galerie Valérie Bach, Bruxelles
- 2011 | Fondation Antonio Perez, Cuenca
- 2008 | Aboa Vetus & Art Nova Museum, Turku
- 2006 | Mamac, Liège



Yves Zurstrassen dans son atelier à Uccle, 2007.